

Jean-Michel Guyot

A une demeure océane

Poème nocturne

Et danse en toi la nuit claire

•

Baille aux corneilles l'enfant têtu que tu fus à tes heures perdues

Lorsque bien arrimé dans ta cale à outils

Tu mimais roulis et tangage sur une mer d'huile

Que tu t'employais à démonter vague après vague

Pour en bâtir une nouvelle, déchaînée celle-là

•

Peux-tu, de-ci de-là, dénombrer les mouettes avides ?

Elles se jettent si vite sur les entrailles des poissons

Jetés par-dessus le bastingage

Le temps d'un repas, les voici muettes

Leurs cris te manquent déjà

•

Minuit bientôt

Une corde de silence danse au mur étroit que la pleine lune éclaire

Une ombre maligne se love dans les entrelacs du cep de vigne

Enfant, déjà, les genoux en sang,

Dieux que tu aimais d'une pierre plate araser le mur en pierre de taille

Hérité de tes ancêtres

Hérissé de tessons de bouteille

Et qui protégeait ta demeure des intrus

Midgard

Abîme

Dans une fleur fascine

Et roule la lampe droite du soleil

L'unique

Unique abîme

Espace carolingien

Désuni-déglingué

Sur l'écritoire

Puise la sève des encres

Plonge dans l'encre noire

La sève des mots

Mais vives les écorces

Et fades, si fades tes épines

Abîme encore

De monde en monde

Yggdrasil

Et plus bas encore

Mais à la surface des choses d'ici et d'hier

L'étymon vigoureux

Je danse de mot en mot

Au-dessus de l'abîme fourchu

Et fourches s'en vont se perdre

Dans les moissons d'antan

Froue

Appeau

Appeau-calypse

En trois coups de cuillère à peau

A peau

De bête à plume

Noyée dans les glues

Et je froue dans le flou des bois le chasseur éberlué

Je le floue, ce petit futé

Broye ses appeaux

Malaxe ses affûts

Balance ses chairs molles

Aux corbeaux dans le pré aux oiseaux

La tête aux yeux crevés trône sur le piquet de pâture

De mon chant

Campus firmus

Du poème

L'éclat

Dévaste les chaînes de montagnes

La chair des montagnes

Et tout s'enchaîne

Campus firmus

Bleu nuit s'affale en douceur
Dans des filaments d'étoiles

Toile de fond, le ciel nocturne
Campus firmus ouvert aux aléas polyphoniques
Et formes, élans et grands stagnants
Qui ne comptent plus leurs heures dans les boucles du temps échevelé

•

Toujours souriante, ta Pomone d'albâtre
Un peu émoussée aux entournares
Et moussue-couverte de taches verdâtres
Qui ne manquent pas de charme
En ces temps de dure sécheresse

•

Draps mouillés claquent au vent
S'entortillent autour d'un fil à linge
Tissés de songes creux :
Aphrodite en tutu rose
Affreuse ballerine
Jambes maigres, seins secs
Yeux morts
Son cadavre putréfié roule à présent dans les vagues
Mollesse des dunes
Cris des mouettes avides

•

Coquelicots en perdent la vue
Dans les yeux aveuglants de Monet,
Ce grand zèbre
Qui n'a jamais connu les crocs des lionnes
Ni la morsure-brûlure de l'adverse savane jaunie
Qui compte seul indéfiniment ses meules en série au soleil couchant

Boutures de silence

•

Faibles signes en forme de balais de paille dansent sur l'ôle fertile

Gravures sèchent sur des plaques d'écorce de hêtre

Ce foyard tout droit sorti d'un *fagus* semé en cours de route

Et qui foisonne en terre franche

Papyrus ailleurs encore

Sous l'œil souriant du Nil

Et papier léger comme le vent

Un jour de brise éprise de liberté

Sous le pinceau d'un vieux sage à barbe blanche

Qui jamais ne s'échine sur des signes inféconds

Mais trace et retrace, main sure, geste précis,

La geste des mots lestes

Trempés dans l'encre de Chine

•

Petite bouche ânonne les mots difficiles

Hoche la tête pensante pour dégoiser le mot inconnu

Avance en hoquetant à la manière du héron cendré

Dans le pré fleuri

J'bouche ta bière

Ich buchstabiere

Reprend le professeur facétieux

Il appuie trop fort sur le paroxyton

Et voilà qu'il s'emporte gaiement

Emmène ses ouailles chanceuses sur une grève battue par des vents égéens

Porte un galet à sa bouche et fait son Démosthène

Pour faire rire aux éclats son public enfantin

•

Je tonds les effluves marines

L'océan est une grosse poire juteuse

J'asticote un dieu ventru

Ce gros benêt

Je trinque avec des loups

Nous nous vautrons tous ensemble dans une mare de sang frais

C'est gai, c'est frais

C'est bien vrai

•

Seins fermes et pointus

Fesses drues et figue violacée de ta fente taquine

Plage bascule dans la sylvie ambrée

Forêts se souviennent

Ramures murmurent à quelques pas seulement

Des blés mûrs

Jetés à pleines brassées dans le brasier

Par les belles Insolentes

•

Fichu océan, toujours en retard sur l'allure,

S'empresse de combler son retard

Devient violet

S'engouffre dans les plaies du monde

Fjords jubilent

Allemansrätt oblige

Les plumes du serpent poussaient des cris

La nuit surtout

Deux louves allaitaient chacune à leur tour un oisillon chétif

Ce devait être un aiglon à en juger par le bec resté accroché aux mamelles

De l'une d'elles après la chute de l'Empire

Dans le songe, tout était sang dessus-dessous

Cerbère gravissait des collines de feu à n'en plus finir

Privé d'antre qu'il était, un berger passant par-là, lui jeta une pitance élogieuse

Eglogue d'or grappillée au bout des cils d'une génisse

Croisée la veille au soir dans les jardins de Pline le Jeune endormi

•

Un poète déambule dans ses rimes

Se contente de trouer la nuit avec son pipeau

•

Quatre notes résonnent en arpège

Sur une mandoline exigüe

L'enfant

Y découvre, troublé, quelque ressemblance

Avec les picotis qui assaillent son petit cœur

Tendre comme la cire chaude de ses tablettes d'écolier

Il y gravera plus tard de ces signes

Qui feront dates dans les mémoires à venir

•

Accompagne le trouble de l'eau pure qui frissonne

Dans le bassin où jadis se baigna le maître des lieux

L'enfant esseulé au regard aquilin

•

Poésie hisse la grand-voile

S'apprête à partir à la conquête de ses équipages

Flanquée de quelques hardis capitaines

Au long cours

•

Enfant déjà, je savais que la brise marine se méfiait de moi

Mon corps pisciforme et mes grandes ailes invisibles

Porteraient mes mots vers des sommets

Qu'il me faudrait un jour gravir seul

•

Miroir, mémoire

Fais des eaux ce que bon te semble

Mais n'oublie pas :

Ce sang rouge qui coule dans tes veines

Ne le disperse pas

Ne le fais jamais couler

Sauf si, contraint et forcé de défendre ton domaine,

Il te faut faire résonner dans le fjord profond

Ta corne des brumes

Prélude à de rudes batailles

Que tu ne peux mener seul

Le brigantin

Ici, les goélands font les lois

Transcrites en plumes déployées-dispersées aux quatre vents

Attachées fermement qu'elles sont à des ailes puissantes

Transcrites en cris perçants, les lois

Criées en poissons qui scintillent un instant dans leur bec de fins pêcheurs

Constamment visibles dans le chahut du ciel

Mais jamais d'en haut

Et jamais inscrites dans le marbre des nuages

La poussière des dunes

La brume marine

Le sable humide de l'estran

Ici n'est jamais assez grand pour eux tous

D'où, peut-être, l'idée de rassembler

Quelques humains

Pour produire une coalescence tout à fait inédite

On a vu de grands fanaux fleurir le long des côtes

Quelques naufrageurs en ont profité

Pour se faire un peu d'argent

Sur les dos des malheureux

Les rares rescapés, aussitôt égorgés sur l'estran,

Sont une excellente source de protéine

Pour les goélands et leurs amis, les crabes

Une goélette à sept mâts,

Je ne vous dis que ça !

Mouille dans les ressorts de cette histoire

Un port ad hoc fut monté en une nuit

Appelé Cohélet

Au 25 de la rue de l'Ecclésiaste

Coincé entre le 24 de la rue des Proverbes

Et le 26 de l'allée des Cantiques

La rhétorique anxieuse

Qui préside à cet ensemble appelé à se rassembler

Par des goélands de plus en plus nombreux à vouloir

Déléguer leur pouvoir aux humains porteurs de signes inquiétants

Aura sans doute quelques conséquences

Sur les trafics maritimes à venir

Pour l'heure, un battement d'ailes
Suffit amplement à calmer-apaiser la grève
Mise à sac par le ressac éternel
Des jours sans lendemain

Moments

Deux harpies se crêpent le chignon
Sous tes yeux amusés
Leurs ailes dessinent sur le sol désolé-poudreux
Un grand cercle rouge

Leurs griffes enflammées déchirent cette boule de plumes
Qu'elles sont l'une pour l'autre
Aucune ne franchit le cercle de feu
Prisonnières de leur colère
Condamnées à se déchirer
Les voilà figées pour quelques temps
Déjà
Un figuier demeure, veille
Sur la scène
Un à un, ses fruits violets
Scandent la comptine des nuits célestes

•
Nuit toutes griffes dehors
Déchire la lune de velours
Affreuse
Etale sa nudité sur les friselis de la marée noire
Clapote d'aise
En radieuse compagnie
•

Sur un iris jaune perchées

C'est à peine si les paupières de l'aube consentent à frémir

Un tant soit peu

•

Zonzonne au petit matin dans les jones immobiles la libellule bleue

Jadis chanta quelque berceuse folâtre

Dans un langage *anglois*

Mâtiné de *françois*

Tire parti de la courtilière

Pêcheur des deux rives

Les poissons ivres que tu convoites

Creusent des galeries dans l'eau

Mangent par les racines

Les eaux du ciel

•

Tes filets multicolores

Font un ciel mauve dans l'arc des eaux

Rappelle-toi le centaure jadis jailli

De ces mêmes eaux empourprées !

•

Souffle coupé

Abstruse mélancolie

Jamais de mise

En ces temps incertains

Dame Nature, à en mourir d'aise, se fait belle

En dépit de tout

Et comme malgré nous

Les bergers de l'être

Industrieux et fades

Ruades

Se rua sur le temps

De ruade en ruade

Dans Aoste affolé

Longea le rû montagnard

Aperçut la belle écorchée

En train de laver son linge sale

Dans la fontaine-lavoir aux eaux cristallines

Et de rues en rus, là, tout près

Dans ses poches solaires,

Trouva la source fine

Rétive, si rétive à se dire infinie

Qu'elle finit par se perdre dans un mince filet d'eau

Recrue de fatigue

Le cornichon de l'aube dévala la pente raide

Arpenta doucement l'allée froide aux azalées

Sous les hallalis du poivrier

Ne sachant trop s'il fallait s'arrêter pour si peu

Ou bien contempler

Et saluer

La béance mouvante des mots insolents

Roués de temps

Si tout est rythme

Alors je vais bien

Jean-Michel Guyot

29 novembre 2020